

LE NUMÉRIQUE COMME ÉCRITURE

EMMANUËL SOUCHIER
ÉTIENNE CANDEL, GUSTAVO GOMEZ-MEJIA
avec la collaboration de VALÉRIE JEANNE-PERRIER

LE NUMÉRIQUE COMME ÉCRITURE

THÉORIES ET MÉTHODES D'ANALYSE

ARMAND COLIN

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du

droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Armand Colin, 2019

Armand Colin est une marque de Dunod Éditeur

11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

ISBN 978-2-200-61858-2

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Sommaire

| | |
|---|-----|
| Avant-propos | 7 |
| Remerciements | 13 |
| Présentation des auteurs | 15 |
| PARTIE 1 | |
| REGARDS SUR LE NUMÉRIQUE | |
| 1 Le numérique, c'est de l'écriture | 21 |
| 2 La technologie, c'est de l'humain | 79 |
| 3 Les écrans, ce sont des médias | 117 |
| 4 Le formatage, c'est du pouvoir | 159 |
| PARTIE 2 | |
| APPROCHE MÉTHODIQUE DES TEXTES NUMÉRIQUES | |
| 5 Observer et interpréter les textes numériques | 197 |
| 6 Tableaux synthétiques pour l'analyse des textes numériques | 223 |
| PARTIE 3 | |
| POUR UNE CRITIQUE ÉCLAIRÉE DES ÉCRANS : DES EXEMPLES POUR COMPRENDRE | |
| 7 Le mail ou l'écriture planétaire | 233 |

| | |
|--|-----|
| 8 Le shopping sur smartphone | 267 |
| 9 Facebook ou la vie « sociale » des réseaux | 281 |
| Épilogue en forme de schéma | 297 |
| Glossaire | 301 |
| Bibliographie | 323 |
| Crédits iconographiques | 351 |
| Table des matières | 353 |

■ Avant-propos

LA SCÈNE se passe aujourd'hui dans un petit appartement des environs de Londres. Un enfant rend visite à l'une de ses amies. Après avoir salué les parents, il gagne le salon et crie « Ok Google, let's play Lucky Trivia ! ». Ces mots transforment rapidement le salon en une sorte de plateau où se déroule une partie de jeu télévisé de culture générale. La borne Google identifie, une à une, les voix des jeunes joueurs et leur assigne des noms, puis répartit les bons et les mauvais points d'une voix enjouée d'animatrice.

Cette scène inaugurale éclaire la conjoncture particulière dans laquelle notre livre a été écrit. Nous partons d'un double constat : d'une part, les dispositifs numériques « nous parlent », ils nous interpellent et attendent nos réponses. Nous devons souscrire à ces logiques pour bénéficier de leurs services ; nous devons leur tendre l'oreille, l'œil, les doigts et le visage. Tout cela est rendu possible parce qu'ils manipulent du langage et s'adressent à nous. Parfois même, ils nous tutoient.

D'autre part, nous savons que nous sommes pris dans cette machinerie langagière et chaque jour nous en voyons évoluer les prétentions à grands pas. Voilà des outils technologiques désormais lancés dans un recensement presque exhaustif du monde humain, de l'existence sociale, dont les « traces » et les « données » (les « datas ») ne sont que la partie la plus médiatisée. Nous voyons se mettre en place une gigantesque opération de description, de documentation et d'exploitation de la vie humaine qui aboutit à une sorte de *naturalisation* de l'ensemble du social, de sorte qu'il existe désormais des calculs et des services pour tout : symptômes de maladies, affinités amoureuses, choix de produits alimentaires, déplacements urbains, hygiène de vie... Ce phénomène correspond à ce que nous avons appelé la « textualisation des pratiques sociales ». Corps et voix, faces et mimiques, gestes et positions spatiales : le frisson que nous apporte la généralisation des systèmes de reconnaissance nous interroge et il questionne également ces dispositifs qui, d'êtres humains, nous établissent désormais comme « textes ». Sommes-nous pris dans le rêve cybernétique de l'assignation et de l'adéquation permanente à ce « catalogue » en transformations perpétuelles ?

Il nous faut situer et comprendre ce qui se passe dans cette « mise en texte » de nos vies humaines. Il nous faut penser la place de la communication à l'intérieur des technologies qui la captent et fournir de quoi analyser ce qui est en cours.

Ancrés dans l'histoire longue de la culture et des sciences humaines et sociales, élaborés dans l'étude d'innombrables petits objets singuliers de la communication numérique, le cadre interprétatif et les propositions méthodologiques exposés ici permettent d'appréhender les nouveautés avec distance, de percevoir des continuités et de comprendre comment s'élabore la marche des innovations et leur adoption sociale.

*

« Révolution », « tournant »... : les discours pour caractériser le numérique n'ont jamais manqué d'excès. Nous savons qu'il se passe là quelque chose d'important... une mutation dans la culture, une transformation de nature à affecter de nombreux domaines du social, un changement susceptible de modifier nos rapports aux objets du monde, nos relations en tant qu'hommes et femmes, nos conceptions de la vie biologique ou de la jeunesse, de la distance ou du temps... Quelque chose se joue, nous le savons, mais tout cela reste confus. Autant certaines thématiques, comme la question des données privées et de leur protection, certaines pratiques, comme celles des relations amoureuses ou de l'écoute de la musique, sont l'objet d'une prise de conscience accélérée du fait de l'implication de certains acteurs (les GAFAM – acronyme de Google, Amazon, Facebook, Apple, Microsoft – et consorts, les sociétés d'auteurs ou l'industrie du disque...), autant les ressorts, les fonctionnements réels et les modes concrets de cette transformation sur le monde humain restent méconnus, peu interrogés, ou rangés dans le statut d'évidences non questionnées.

Que se passe-t-il en fait ? Le champ de l'Information-Communication s'est depuis longtemps penché sur les logiques qui président aux « textes numériques » : logiques de production et logiques de réception, logiques techniques et logiques culturelles, logiques économiques, industrielles ou idéologies sociales. Quand on se livre à un geste aussi quotidien, aussi ordinaire ou en apparence aussi innocent qu'une consultation de Wikipédia, une recherche sur Google, l'envoi d'un mail *via* un logiciel de messagerie sur PC ou d'une photo de mariage d'un couple d'amis, ce n'est presque rien, c'est « marginal », pourrait-on dire en reprenant le vocabulaire des économistes. Mais c'est bien là que tout se joue, que les « monstres » planétaires des industries du

numérique se construisent et se consolident au quotidien, que le « participatif » forge ses usages, que se composent les pratiques concrètes des filtres, du stockage ou du partage des mémoires individuelles et collectives. En somme, si l'on peut tenir un discours cohérent ou à prétention généralisante sur le « numérique », il est indispensable de le fonder, autant que possible, sur les formes réelles des textes numériques et de leurs usages, sur la base de ce qu'ils sont concrètement : des objets manipulables, des textes à lire ou à écrire, des formes à interpréter, des usages à inventer face au renouvellement permanent des interfaces et des outils.

L'objet de ce livre est donc là : fournir à ses lecteurs une gamme de notions et de pratiques pour analyser, avec rigueur, pertinence et justesse, les textes numériques tels qu'ils se donnent à nous. Et nous parlerons bien ici de « textes », au sens large du terme (D.F. McKenzie, 1991 : 30-32), pour désigner tous ces objets composites qui sont faits, pour une part, d'affichages sur écrans, mais aussi de supports matériels, de logiciels, de discours et de gestes... Les dispositifs numériques se composent à la croisée de mille chemins qui font dialoguer *l'anthropologie* – des conceptions de l'Homme, de sa mémoire, de son rapport à l'espace et au temps – ; *l'histoire* – celle des supports et des médias, celle des habitudes des hommes, celle de ce qui s'est, dans le temps, structuré et érigé en habitudes –, la *sociologie* – et avec elle les usages de la technique, les pratiques de la communication – la *sémiologie* – tout cet univers de signes à lire, interpréter, manipuler et produire à travers les outils techniques du numérique –, et *l'analyse des discours* – cet ensemble touffu et contradictoire qui, dans les médias, dans la publicité ou dans les foyers, énonce ce que c'est que « le numérique » ou « les Millenials », évoque les dernières vidéos les plus vues ou la dernière déclaration fracassante d'un politique sur un « réseau social »...

La démarche interdisciplinaire qui caractérise l'Information-Communication offre un point de vue précieux pour tenter de tenir ensemble ces dimensions composites et proposer une approche riche, ouverte à la fois dans le temps et dans l'espace, et capable de multiplier les niveaux d'analyse en faisant varier les perspectives d'interprétation des textes numériques. Cette approche, forcément multidimensionnelle, a entraîné le développement d'un courant interprétatif à part entière, la « technosémiotique des écrits d'écran », qui se refuse à couper l'interprétation des textes de leurs conditions effectives de production et d'usage, que ce soit sur les plans technique et matériel aussi bien qu'historique, social et culturel. Notre point de vue vise à cette articulation radicalement nécessaire, face aux discours, trop nombreux, qui ne savent

pas ce qu'ils disent ou, pire, le savent très bien mais jouent des doutes, des mythologies et des croyances qui nimbent ce secteur d'investissement, de programmation politique et de mobilisation généralisée.

L'objectif de cet ouvrage n'est pas de mener à bien une critique politique du capitalisme contemporain – même si notre analyse lui est nécessairement liée –, mais bien de comprendre comment ces dispositifs techniques, instrumentalisés par le système économique et industriel qui les mobilise, investissent des besoins anthropologiques fondamentaux. Comme nous le verrons, l'Homme a effectivement un besoin vital de communiquer, or c'est bien sur cette nécessité communicationnelle fondamentale que se fonde l'emprise des industries du « numérique » face aux écrans. Notre objet réside dans la compréhension des processus de communication qui relient tout à la fois des besoins d'ordre anthropologique, des pratiques sociales et leur valorisation, leur captation et leur exploitation par l'industrie.

Nous cherchons donc ici à apprendre à analyser le numérique. Et, pour ce faire, nous convoquons des méthodes et des outils issus des sciences humaines et sociales afin d'éclairer ce que sont effectivement les dispositifs de communication. Notre but est de formuler une approche simple, claire et pertinente, d'attaquer avec fiabilité la question de l'interprétation des signes, des discours et des pratiques qui leur sont liés.

Cette approche est nécessairement sémiologique dans sa nature, mais elle doit, dans son exercice, multiplier les incursions dans les domaines scientifiques fondées sur l'observation du social, sur l'histoire de l'écriture et des dispositifs de communication, sur l'analyse des discours qui informent le social et les représentations avec lesquelles nous abordons les objets techniques. De ce fait, tout l'enjeu de notre ouvrage voué à la transmission de ce savoir-faire issu de la recherche et de l'enseignement en communication, mais applicable à d'autres domaines et à d'autres disciplines d'études, réside dans la transmission d'un « tour de main », c'est-à-dire d'une *façon de voir* – une posture, une perspective pour approcher les textes numériques – et d'une *façon de faire* – une manière de composer les relations entre l'observation, l'interprétation et la rédaction des résultats. C'est ce « tour de main » que nous nous proposons de mettre en œuvre.

*

Nous nous intéresserons donc tout d'abord à l'observation critique des représentations du numérique en prenant en compte la composante humaine de la technique

et les enjeux sociaux et industriels de la communication informatisée. Ce sera la vocation de la première partie que de proposer un regard, une posture et un mode d'interprétation adaptables à une multiplicité d'objets appartenant à la culture numérique. Cette partie se déploie en quatre déclarations essentielles : *le numérique, c'est de l'écriture ; la technologie, c'est de l'humain ; les écrans, ce sont des médias ; le formatage, c'est du pouvoir.*

La deuxième partie vise à revisiter les contenus ainsi acquis avec comme objectif de passer à la pratique : elle est composée d'une méthode opérationnelle d'analyse menée pas à pas, doublée d'un argumentaire précisant ce qu'il convient de regarder en multipliant les références à des cas, des objets concrets ou des textes effectifs.

Enfin, la troisième partie est consacrée à un panachage d'études de cas représentatives du numérique contemporain : le mail comme l'un des dispositifs les plus utilisés au monde ; une application de *shopping* sur smartphone qui réécrit une pratique marchande ancestrale ; la plateforme Facebook qui configure une consommation « sociale » des contenus. Autant d'illustrations méthodologiques de notre propos qui ne manqueront pas d'intéresser un lecteur se souciant du monde dans lequel il vit et des outils techniques auxquels il est confronté par la force des choses.

Nous avons souhaité que ce livre – nourri d'une trentaine d'années de recherche et d'enseignement dans le domaine – soit accessible et clair. Aussi sommes-nous revenus sur les notions fondamentales qui permettent d'appréhender au mieux les « écritures numériques » en les explicitant à l'appui d'exemples précis. Nous avons également repris dans un *glossaire*, situé en fin de volume, les concepts le plus fréquemment utilisés au cours de l'analyse afin d'en faciliter une bonne « prise en main ».

Il ne nous reste plus qu'à vous souhaiter une très bonne lecture.

■ Remerciements

C E LIVRE n'existerait pas sans l'intention éclairée de Lætitia Paré, éditrice bienveillante et patiente qui a su en soutenir et en porter le projet. Qu'elle en soit ici très chaleureusement remerciée. Merci également à Guillaume Charron et Mathieu Schopp qui ont pris le relais chez Armand Colin, non sans humour et complicité.

Merci aux savantes « petites mains » pour leur précieuse et amicale collaboration : Olivier Fournout, Samuel Goyet, Joëlle Le Marec et Elsa Tadier.

Merci à nos relecteurs attentifs et discrets, précis et tranquillement exigeants : Michel F. David, Martine Descouens, Oriane Deseilligny, Inès Garmon, Raphaël Souchier.

Merci à Milad Doueïhi pour nos échanges amicaux, subtils et déliés.

Nous saluons fraternellement les « compagnons de route » historiques avec lesquels s'est forgée peu à peu, depuis les années 1980, la théorie des « écrits d'écran », à travers la recherche et la création : Laure Friedmann, Joanna Pomian, Alain Giffard, Bernard Stiegler, Anne-Marie Christin.

Quelques jalons pour dire l'ampleur du courant de recherche dont ce livre participe. La théorie des « écrits d'écran » s'est déployée dans une dynamique collective, sous l'impulsion d'Yves Jeanneret et d'Emmanuel Souchier, avec le soutien initial du « Programme Télécommunications » du CNRS (1998-1999). Le programme en réponse à l'appel d'offres de la Direction du livre et de la lecture, « Écrans et réseaux : vers une transformation des rapports à l'écrit » (2000-2003) a conduit à la publication en 2003 de l'ouvrage *Lire, écrire, récrire. Objets, signes et pratiques des médias informatisés* sous la direction d'Emmanuel Souchier, Joëlle Le Marec, Yves Jeanneret. Le projet « Métamorphoses médiatiques, pratiques d'écritures et médiations des savoirs » soumis dans le cadre du programme « Société de l'information » du CNRS (2002-2005) a donné lieu en 2007 à la publication de *L'écriture des médias informatisés* sous la direction de Cécile Tardy et Yves Jeanneret. Enfin, les résultats du projet ANR « Traces d'usages et médiations éditoriales dans les grands corpus du Web »

(2006-2010) ont été présentés en 2012, sous la direction de Jean Davallon, dans l'ouvrage *L'économie des écritures sur le Web*. La place manque pour mentionner chacun des nombreux chercheurs ayant participé à cette entreprise commune, nous leur disons simplement ici, collectivement, notre reconnaissance et notre plaisir de voir s'épanouir aujourd'hui, dans la jeune recherche, la postérité de ces travaux.

Une amicale pensée aux membres du CRÉÉ, Collectif de Recherche sur les Écrits d'Écran, que nous avons animé avec Samuel Goyet et qui continue de porter le flambeau : Antoine Bonino, Pauline Chasseray-Perraldi, Oriane Deseilligny, Guillaume Heuguet.

Cet ouvrage est aussi le fruit du contact stimulant avec nos étudiants de Sorbonne Université, des universités de Tours et de Lyon 3, ainsi que de Télécom ParisTech et de l'École Estienne. Avec eux nous avons forgé un lien structurant entre recherche, pédagogie et application. Nous pensons en particulier à nos étudiants du Celsa qui, de la Licence 3 aux Masters « Recherche et développement », « Médias et numérique » (MISC) ou « Médias, innovation et création », nous ont appris à apprendre.

À la communauté des enseignants-chercheurs en Sciences de l'information et de la communication, enfin, nous redisons le plaisir de travailler avec eux au sein d'une discipline qui sait accueillir le nouveau, réinventer ses formats et ses pratiques et se faire un vivier d'échanges et de dialogues autour d'un social qui, infiniment, se transforme.

■ Présentation des auteurs

Emmanuel SOUCHIER

Professeur des Universités à l'École des hautes études en Sciences de l'information et de la communication (Celsa), Sorbonne Université. Directeur de la recherche et du Gripic (ÉA 1498) de 2007 à 2013, il est responsable du *Master Recherche et développement* et de la *Formation doctorale*. Il coordonne avec Anne Zali (BnF) le séminaire doctoral *Chemins d'écritures* à la Maison de la recherche, Sorbonne Université. Éditeur des *Œuvres* de Raymond Queneau pour la « Bibliothèque de la Pléiade », « Les Cahiers de la NRF » ou « Folio » (Gallimard). Rédacteur en chef de la revue *Communication & langages* aux Presses universitaires de France.

Auteur d'une théorie de *l'énonciation éditoriale*, il est également à l'origine des travaux théoriques sur *l'écrit d'écran*. Ses recherches portent notamment sur l'histoire et la sémiologie du texte et de l'image, sur les imaginaires et les pratiques d'écriture, le livre et les supports numériques. Il s'intéresse au design, aux pratiques de communication ordinaires ainsi qu'aux rapports entre littérature et communication.

Étienne CANDEL

Professeur des Universités à l'Université Jean Moulin Lyon 3, où il encadre le parcours *Écritures interactives* du Master *Audiovisuel, Médias interactifs numériques, Jeux*, Étienne Candel est ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé de Lettres modernes, diplômé de l'IEP de Paris.

Membre du laboratoire ELICO, il consacre ses recherches à la sémiologie des dispositifs informatisés, à la valeur sociale des représentations et à la circulation des savoirs. Il a contribué de façon continue, depuis 2004, au développement des méthodologies d'analyse des écrans, avec une visée à la fois de recherche et de pédagogie, au profit d'étudiants se destinant aux métiers du conseil, de l'innovation et de la

création. Son habilitation à diriger des recherches (2015) questionne l'approche des interfaces comme texte dans une perspective large et transdisciplinaire.

Gustavo GOMEZ-MEJIA

Maître de conférences à l'Université de Tours. Co-fondateur de l'équipe Prim (ÉA 7503) en Sciences de l'information et de la communication. Coordinateur de l'axe de recherche « Médiations numériques et médiatisation ». Responsable de la Licence professionnelle « Communication institutionnelle » (IUT de Tours). Rédacteur en chef adjoint de la revue *Communication & langages*.

Ses recherches portent sur les articulations entre les identités, les industries culturelles et les dispositifs du Web contemporain. Il est l'auteur d'une thèse sur les sites de « réseaux sociaux », d'un ouvrage et d'une quinzaine d'articles scientifiques sur ce qu'Internet propose aux internautes. Il s'intéresse aux formes et aux expressions numériques à travers des domaines culturels divers (médias, religion, pornographie, gastronomie, littérature), ainsi qu'à l'héritage de la théorie critique en matière de reproductibilité et d'industrialisation.

Valérie JEANNE-PERRIER

Professeure des Universités au Celsa, Sorbonne Université. Responsable des formations de master 1 et master 2 en apprentissage, école de journalisme du Celsa. Membre élue du conseil de laboratoire du GRIPIC (ÉA 1498) – Celsa. Membre des conseils scientifiques de la revue *Réseaux* et de la revue *Sur le journalisme*.

Elle s'intéresse aux liens entre métiers des médias, mutations techniques et évolutions des identités professionnelles. Ses recherches portent sur des analyses sémiologiques et sociologiques des pratiques journalistiques et des supports médiatiques émergents, et s'ouvrent à des interrogations sur les logiques communicationnelles à l'œuvre dans les médias afin de valoriser certains développements de formats ou de contenus (images et photographies mobiles, textes, vidéos, dessins), autour de « mooks » (magazines livres), d'applications, de livres numériques ou traditionnels.

■ Partie 1

Regards sur le numérique

NOTRE VIE quotidienne est traversée et en partie ordonnée par ce qui s'avère être bien plus que de simples « outils » numériques. Plus personne ne s'étonne qu'un moteur de recherche propose des recommandations personnalisées, il est devenu courant de voir s'animer les publicités collées sur les vitrines des magasins et nous disons bien que maman nous a *appelés* si elle est passée par le module téléphonique de WhatsApp alors que ce dernier ne fonctionne pas comme le faisait le vieux combiné téléphonique. C'est ce champ de familiarité qu'il faut interroger, pour comprendre non seulement comment « ça fonctionne », mais aussi comment c'est reçu, comment « ça prend » et à quel point nous en sommes tributaires.

Nous avons structuré la première partie de notre ouvrage autour d'une proposition centrale : *le numérique, c'est de l'écriture* – c'est juste de l'écriture, mais c'est, profondément, de l'écriture !

Cette affirmation théorique repose sur un deuxième constat anthropologique et emporte des conséquences majeures touchant à la relation que nous entretenons avec ces dispositifs : *la technologie, c'est de l'humain*.

Cette double proposition est complétée par un troisième point de vue, qui permettra de réinscrire les médias informatisés dans le champ de la culture : *les écrans, ce sont des médias*.

Une telle démarche nous permet enfin d'aborder et de mieux comprendre en quoi cet ensemble d'objets et de pratiques, parce qu'ils sont le fait d'une industrie et d'un développement massif d'usages et d'appropriations, est en soi profondément politique. Notre quatrième et dernière proposition le formule clairement : *le formatage, c'est du pouvoir*.

■ Chapitre 1

Le numérique, c'est de l'écriture

LE CHAMP de l'informatique de communication repose sur des processus de lecture et d'écriture. C'est plus qu'une hypothèse, c'est un constat que vous pourrez appliquer au quotidien. L'écriture est présente dès l'ouverture d'un système d'exploitation, présente dans la moindre des manipulations des objets numériques, présente encore dans les amas de données qui président à l'économie contemporaine des « réseaux sociaux » comme celle des « big data ». Les industries qui en sont parties prenantes, de Google à Samsung en passant par Free ou par le plus modeste fabricant qui fournit un bloc chargeur Apple équipé d'une puce, ont bien compris que là était à la fois la valeur (monétisable) et le cœur vivant des usages.

Des pratiques les plus locales (« je clique ») à la composition des grandes idéologies du numérique, de l'appropriation des écrans à la mise en texte de la totalité des médiations sociales dans les machines, ces « technologies intellectuelles » reconfigurent la culture mondiale. Elles relient l'usage quotidien et les transformations sociales majeures ainsi que les reconfigurations qu'engage aujourd'hui ce qui est à la fois une industrie, une culture et une certaine époque de l'humanité.

1. Lire et écrire, une habitude : la *lettrure*

« On ne peut pas ne pas communiquer » constatait fort justement Paul Watzlawick (1967). L'Homme en effet est un « animal social » qui a un besoin vital de communiquer. Sa survie individuelle et collective passe par la pratique de communication. Communication avec ses semblables et avec le monde dans lequel il vit,

communication avec son environnement aussi bien qu'avec les dieux ou les êtres disparus. Pour satisfaire ce besoin qui consiste à entrer en relation avec l'Autre et avec lui-même, avec l'ailleurs et l'au-delà, avec le passé et le lointain, le proche ou le quotidien... l'*homo communicans* que nous sommes a conçu depuis l'aube des temps – et mis en place au fil de l'histoire – un ensemble disparate de pratiques et de langages, d'outils, de dispositifs ou de processus de communication fort variés.

Et parmi les plus belles inventions pouvant répondre à la nécessité qu'il ressentait de communiquer, il a mis au point l'écriture. Or l'écriture – cette singulière « technologie de l'intellect » pour reprendre l'expression de Jack Goody (1979) – présente aujourd'hui une particularité pour le moins inattendue. Cette vieille compagne de l'Homme qui a forgé nos modes de penser se trouve être en effet située au cœur des moyens de communication contemporains. C'est donc sur ce constat un peu surprenant – *de la rencontre de l'écriture et des médias informatisés* – qu'il nous faut nous pencher tout d'abord.

2. Des dispositifs de lecture et d'écriture

- Prenez votre téléphone portable pour appeler un ami, ouvrez votre tablette ou votre ordinateur
- pour lui envoyer un mail, invitez-le à une partie endiablée sur la console de jeu que vous venez
- de vous faire offrir ! En attendant sa venue, sortez en courant chercher de l'argent sur le
- distributeur automatique de billets le plus proche afin de pouvoir ramener des sandwiches, un
- dessert et des boissons que vous aurez achetés sans contact au distributeur automatique
- situé à l'extérieur du magasin, à l'angle du boulevard. Votre ami, ravi de vous retrouver, aura
- eu le temps de prendre son billet à la borne du métro, de le valider au guichet automatique,
- de se faire contrôler par un agent – ainsi que par une borne et une caméra de surveillance
- qu'il n'aura pas vues –, de flâner devant un « totem interactif » publicitaire qui vante les mérites
- d'une destination de vacances et vend du rêve pour les oisifs arpentant les couloirs des
- transports en commun. Il aura également pris soin au préalable de vérifier sa destination et
- la fluidité du trafic sur un écran vidéo placé en tête de station. Une fois installé dans la rame,
- au cours de son trajet, tout en écoutant la musique de sa « playlist », il aura posté quelques
- *tweets* amusés pour ses abonnés, consulté ses mails, jeté un œil sur les dernières informa-
- tions déversées à la surface de l'écran par le flux de « notifications » de son mobile et enre-
- gistré deux ou trois idées sur son « mémo » pour un travail en cours. En arrivant au pied de

- votre immeuble, il commencera par composer le numéro de votre appartement sur le digicode
- et, comme l'interphone n'a toujours pas été réparé, il dessinera d'un geste du doigt le raccourci du code enregistré sur son « smartphone » pour vous appeler et vérifier que vous avez bien pris sa boisson préférée ! En enfonçant la touche du numéro de l'étage sur le clavier de l'ascenseur, il songera alors avec une certaine satisfaction à cette soirée qui s'annonce plutôt bien !

Reprenez, un à un, chacun des objets évoqués au cours de cette petite histoire anecdotique : téléphone portable, console de jeu, distributeur automatique de billets, distributeur de denrées consommables, borne de services ou de surveillance, « totem interactif », écran vidéo, digicode ou clavier d'ascenseur par exemple. Ils sont tous dédiés à la communication et tous permettent d'*agir* sur le quotidien ou « d'agir le quotidien ». Ils présentent également une autre particularité d'ordre matériel : chacun est doté soit d'un écran, soit d'un clavier, soit des deux. En cela, ils requièrent deux activités essentielles : une pratique de lecture et une pratique d'écriture.

Pour accéder à ces machines ou faire en sorte qu'elles accomplissent les tâches pour lesquelles elles ont été conçues, l'utilisateur doit donc avoir recours à une double activité de lecture et d'écriture. Ces objets du quotidien sont des dispositifs techniques d'écriture et de lecture, ce que nous appelons des dispositifs de *lettrure*. Afin de comprendre l'intérêt de cette remarque et d'explorer plus avant l'ampleur des champs qu'elle ouvre devant nous, il convient au préalable de qualifier les dispositifs de communication que nous venons d'évoquer afin d'en saisir la nature et la fonction. Nous serons alors mieux à même de comprendre les enjeux que pose la présence de l'écriture en leur sein.

*

Nous qualifions l'ensemble de ces dispositifs de *médias informatisés* et ce pour deux raisons au moins. La première est que leur fonction initiale réside dans la *médiation* et la *communication*. Même s'ils ont été conçus pour effectuer des tâches qui ne relèvent pas directement de la communication – délivrer de l'argent ou procurer des denrées périssables, surveiller les voyageurs ou suivre le trafic du métro, permettre l'ouverture d'une porte ou faire circuler une cabine à travers les étages d'un immeuble par exemple –, ils présentent tous des « interfaces » communicationnelles (écran/clavier) qui nous permettent d'entrer en contact avec eux et de faire en sorte qu'ils

réalisent l'action ou le « programme d'actions » que nous souhaitons leur voir accomplir.

Ce sont donc des dispositifs de médiation permettant à l'Homme d'entrer en relation avec son environnement et d'agir sur lui de façon instrumentée (ici, l'Homme n'agit pas directement sur son environnement, il utilise ces dispositifs, ces « instruments » qu'il a conçus comme des outils pour agir à sa place). On notera que la chose n'est pas nouvelle puisqu'« une activité technique réfléchie est notre propre face aux animaux » (A. Leroi-Gourhan, 1983, 1986). Dans son écosystème, l'Homme s'est déployé en tant qu'être « appareillé ». Et parmi tous les dispositifs évoqués, un certain nombre lui permettent également d'entrer directement en communication avec ses semblables. Ce sont, à proprement parler, des dispositifs de communication.

La seconde raison tient au fait que ces objets ou dispositifs, souvent qualifiés de numériques, sont conçus à partir d'un substrat matériel, technique et intellectuel qui relève de la discipline informatique. Nous parlerons donc de *médias informatisés*.

Retenons avant tout que ces objets sont des *médias* qui présentent la particularité d'être techniquement *informatisés* et que ce sont des dispositifs d'écriture et de lecture, de *lettrure*.

*

Deux caractéristiques essentielles résument notre usage des médias informatisés qui inondent désormais le marché grand public. Lorsque je mets en route et que j'utilise un ordinateur, j'agis par le truchement d'un instrument d'écriture, le *clavier* et les *boutons* d'allumage de la machine. Le *degré zéro* de mon action réside dans le simple fait d'allumer le dispositif à partir de l'interrupteur « on/off » ; il s'agit là d'un premier geste sémiotique, par lequel un objet – le bouton ou la touche espace principalement – est investi d'une signification et activé en raison de son interprétation (É. Candel, 2015).

Parallèlement, mon action se traduit, s'interprète et se lit sur un espace dédié, *l'écran*. Ces deux interfaces communicationnelles symbolisent à elles seules l'ensemble des activités que j'entretiens avec le dispositif technique. J'écris sur un clavier et je lis sur un écran.

En réalité, mon activité est un peu plus complexe car je me situe en permanence dans une configuration duale d'écriture-lecture, de *lettrure*. Si je lis sur les écrans, ma pratique d'écriture est quant à elle principalement focalisée sur les claviers ou sur

l'espace qui leur est réservé à la surface des écrans tactiles, comme sur les « smartphones » ou les « bornes tactiles ». Mais lorsque j'écris sur mon clavier, je suis également plongé dans une activité de lecture. J'en *lis* les touches aussi bien que les signes connexes, tout comme je puis être mené à lire les instructions à l'écran. Mon premier niveau d'activité d'écriture ne relève pas uniquement d'un mode opératoire ; c'est-à-dire d'un mode consistant à enfoncer du bout des doigts la touche X ou Y du clavier pour voir apparaître à l'écran une lettre X ou Y par exemple. Il intègre pleinement les sphères de la lecture et de la compréhension cognitive, sociale et culturelle de ce que je suis en train de réaliser. C'est un *lire* qui s'élabore à travers un *faire* ; nous y reviendrons.

Retenons que l'activité physique et cognitive requise pour utiliser les médias informatisés est avant tout une activité d'écriture-lecture.

*

Nos *gestes* et nos *pratiques* d'écriture et de lecture se sont également adaptés aux supports spécifiques des médias informatisés qui configurent nos modes de communication contemporains. Composer un code d'accès sur le pupitre d'un distributeur automatique de billets ou le numéro d'une amie sur le clavier d'un téléphone portable, choisir un signet dans le menu déroulant d'un navigateur internet ou glisser le doigt sur un écran de *smartphone* pour faire défiler une liste d'icônes, *swiper* en glissant le doigt latéralement sur une application pour retenir ou rejeter une proposition sont autant de pratiques qui illustrent la richesse des gestes propres à la lecture et l'écriture contemporaines (I. Garmon, 2015).

La danse de la main et de l'outil a changé de chorégraphie mais la scène d'écriture et de lecture a conservé, depuis les origines de l'humanité, cette subtile relation entre le geste et le support, le corps et la matière qui ont donné naissance au sens et à la communication à travers les processus d'écriture (E. Tadier, 2018).

De la même manière, toutes les petites actions habituelles que nous avons assimilées dans l'usage des « réseaux sociaux » comme le fait de *participer*, de *partager* ou de *retweeter*, de *liker*, de *commenter* ou de *réagir*, tendent à se faire oublier, et nous semblent bien souvent naturelles, mais elles sont autant de gestes qui relèvent de l'activité de lecture et d'écriture. Des gestes eux-mêmes ancrés dans le processus d'écriture vaste, mondial ou global de l'industrialisation du texte dans la communication contemporaine.

Figure 1.1. Écran-clavier d'un smartphone en cours d'utilisation.



Figure emblématique des médias informatisés, l'image de ce smartphone en cours d'utilisation présente un clavier qui s'affiche sur la partie basse de l'appareil. Ce clavier va ensuite disparaître pour laisser place à toute la surface de l'écran. Écran et clavier convoquent l'activité duale de lecture et d'écriture – de *letrure* – propre à ces dispositifs de communication.

On notera alors qu'il y a deux dimensions intimement liées dans ces gestes de lecture et d'écriture contemporains. Une première proprement physique, opératoire, qui permet « d'agir la machine » et une seconde plus spécifiquement sémiotique, qui a pour vertu de s'inscrire dans le fil de signification de l'activité d'écriture-lecture en cours. Mais il est bien évident que nous ne pouvons les décorréliser qu'à des fins didactiques et d'explication. Elles sont intimement liées. Ces deux dimensions, pour manifestes qu'elles soient dans l'usage des objets techniques actuels, sont historiquement

présentes dans toutes les pratiques d'écriture. En cela sans doute le geste de la main est-il toujours une action d'intelligence, à l'instar du geste d'écriture qui est toujours déjà une activité signifiante. Il convient de prendre cela en considération, car cette conception guide nécessairement nos analyses : toute manipulation d'un objet numérique est toujours déjà un engagement et une production de signification.

*

Le contexte d'usage doit également être pris en compte dans l'approche de la communication numérique. Les gestes et activités d'écriture sont en permanence corrélés à l'activité de lecture qui les fonde et les rend possibles. De ce fait, les activités d'écriture et de lecture sont intimement liées à leur contexte d'usage et d'élaboration ; elles en sont également tributaires.

Dans le rapport à la lecture, nous omettons ici volontairement d'évoquer tous les supports, médias et objets connexes qui environnent en permanence notre mobile, notre poste de travail ou de loisir et qui en définissent le contexte d'usage direct. Or ils en éclairent pourtant la signification.

Si ces objets ne sont jamais solitaires, ils ne sont pas non plus strictement dédiés à leur seule fonction première de communication. Ils participent toujours de l'exhibition symbolique à laquelle nous nous adonnons en société. Aussi prennent-ils part également à la « pièce » mise en scène sur le théâtre social auquel nous participons. Or cette pièce a des retentissements communicationnels aussi bien que politiques, culturels ou commerciaux. Qui n'a jamais sorti son téléphone, balayé quelques contenus du doigt pour se donner une contenance en soirée, pour se donner une importance lors d'un repas d'affaires, ou pour manifester son détachement ou son ennui ?

Lorsque j'utilise un « smartphone » dans le métro, un ordinateur au bureau ou une tablette à la maison – lesquels sont toujours entourés de supports d'écriture-lecture multiples –, je m'inscris dans un univers complexe de textes vivants et je participe à une scène collective. Je suis moi aussi l'un des acteurs de la pièce numérique qui se joue sur la scène de notre théâtre social. Je participe ainsi à cette « culture numérique » dont parle Milad Doueihi (2008) et suis l'un des acteurs effectifs des « mythologies » contemporaines. Pour prendre l'exemple classique de la culture du voyage, telle qu'elle est réinvestie par les dispositifs numériques, quand je fais du tourisme équipé de Uber et de Google Maps, je peux me croire autonome et souscrire au mythe d'un monde à portée de main. En fait, ce n'est pas la ville étrangère qui m'est soudain familière,

mais bien la textualité formatée : la généralisation des cartes, plans et autres signes graphiques mobilisés par ces logiciels a fini par composer pour moi une culture avec laquelle j’approche l’outil que je tiens en main. Je m’inscris donc pleinement dans l’imaginaire et l’idéologie de l’époque. Si l’analyse des médias informatisés doit toujours se faire en contexte d’usage, elle doit également prendre en compte le regard des acteurs ainsi que, d’une manière réflexive, le regard de l’analyste. Les médias informatisés habitent le monde.

*

Voici pour le premier niveau d’écriture-lecture qui nous permet d’accéder aux dispositifs de communication numériques. Par le truchement de cette écriture, je communique avec la machine pour *faire* ou *faire faire*, il s’agit avant tout d’une « écriture pragmatique », c’est-à-dire d’une écriture inscrite dans la série de nos actions et des enjeux qui animent nos vies et nos comportements au quotidien. Ce premier niveau d’ordre opératoire nous donne accès au second niveau d’écriture-lecture que nous avons l’habitude de considérer comme étant celui de l’écriture à proprement parler.

Sans doute pourra-t-on nous rétorquer – à juste titre – que l’écriture et la lecture ne sont pas les deux seuls modes d’accès à ces dispositifs de communication et que l’on peut également entrer en relation avec eux d’une toute autre façon, notamment par le biais physique du geste (mode haptique) ou de la commande vocale (mode acoustique) comme nous l’avons vu avec l’exemple de la commande vocale « Ok Google » qui ouvre cet ouvrage (C. Chevet, 2018).

La remarque est d’autant plus justifiée que ces modes d’accès ont tendance à se déployer de façon croissante dans le corps social. Toutefois, s’ils relèvent avant tout d’un premier niveau d’accès opératoire aux dispositifs, la remarque ne tient pas compte du fait que l’écriture et le texte sont également à l’œuvre au cœur même des ordinateurs et qu’ils participent du phénomène de « textualisation des pratiques » caractéristique des médias informatisés (*cf.* p. 53). Nous reviendrons en détail sur ces phénomènes particulièrement importants lorsque nous aborderons la question des « architextes » (*cf.* p. 159).

*

Retenons pour l’instant que l’homme contemporain qui, comme ses ancêtres manifeste une nécessité vitale de communiquer, emploie désormais pour ce faire des